

Un rempart contre les migrants

Paradoxe de la construction européenne, la charge et le coût du contrôle de ses frontières reposent sur les pays des marges de l'Union. Or ce sont aussi ceux qui connaissent le plus de difficultés...

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL
GRÉGORY LASSALLE *

ON les reconnaît à la boue qui s'accroche à leurs chaussures et à leurs pantalons. L'hiver, l'Evros est dangereux, et la plupart des migrants choisissent la voie terrestre. Mais certains, comme Mustafa, bravent le tumulte des flots. Assis sur le quai de la gare d'Alexandroupolis, côté grec, le Marocain a dissimulé son bras gauche dans son blouson. D'abord fuyant quand on l'interroge à ce sujet, il finit par dessiner sur le sol poussiéreux une paire de menottes, avant de mimer les ruades des militaires turcs et sa traversée du fleuve-frontière, l'épaule déboîtée. Cette nuit-là, deux bateaux transportant six migrants chacun ont chaviré. Deux Afghans et un Marocain se sont noyés, sous les yeux de Mustafa. Lui non plus ne sait pas nager, mais, doté d'un gilet de sauvetage, il s'est laissé flotter jusqu'à la rive occidentale. Il a tout perdu : couverture, vêtements, tapis de prière et passeport.

Le lit de l'Evros sépare la Grèce et la Turquie depuis la Bulgarie, au nord, jusqu'au delta du fleuve, sur la mer Egée. Tout le long des 170 kilomètres de frontière, des postes militaires grecs et turcs se font face. Côté turc, le rouge du drapeau national et les miradors se détachent sur le ciel. Côté grec, des champs de mines anti-personnel côtoient des camps militaires. Depuis 2011, l'agence européenne de surveillance des frontières extérieures (Frontex) a déployé un dispositif d'appui aux forces de sécurité grecques afin de dissuader les migrants de passer la frontière. Ses agents interviennent principalement au nord, dans la province d'Orestiada. Mais à Alexandroupolis, le fleuve Evros file du côté turc, et la frontière politique court sur 10,3 kilomètres à travers une plaine agricole et une forêt, franchissables à pied.

Sur le quai de la gare, à quelques mètres de Mustafa, un groupe de Bangladais se sont installés. Trois hommes se présentant comme afghans mais parlant ourdou viennent à leur rencontre. C'est la nuit, mais ils portent des lunettes de soleil. Le trio propose aux migrants de leur prêter de l'argent et de les héberger. Personne ne leur répond. Un fois que les visiteurs se sont éloignés, l'un des Bangladais commente discrètement : « Ils font partie de la mafia. Si tu vas chez eux, ils t'enlèvent et rançonnent ta famille. Il faut faire attention. » Tous les soirs, les trois « Afghans » à lunettes de soleil reviennent...

La nuit avance. La gare s'enfonce peu à peu dans l'obscurité. La pluie commence à tomber. Elle vient du sud et, poussée par le vent marin, tombe en diagonale : les campements de fortune sont

* Journaliste.



Avant la « troïka », la galère...

Dans Ploutos, dieu du fric, une comédie représentée vers 389 avant notre ère, Aristophane met en scène deux Athéniens, dont la Toussaille, qui rencontrent le dieu de la richesse, Ploutos, un aveugle. Ils décident de le guérir pour que l'argent circule avec plus de justice. M^{me} de la Galère (Pénia en grec) tente de les en dissuader.

La Toussaille. – A voir comment vivent les hommes d'aujourd'hui, qui ne penserait que leur existence n'est que délire extravagant, une pure folie ? Ne dirait-on pas qu'ils sont le jouet d'un génie malfaisant ? D'un côté, un tas de gens, des bandits sans foi ni loi aux poches bien remplies de tout le fric amassé dans les trafics malhonnêtes ; de l'autre, la foule des braves gens, des gens honnêtes chez qui rien ne va comme ça devrait aller, qui crèvent de faim et n'ont pas un radis. (...) Si Ploutos, ici présent, recouvrait la vue et s'il expédiait dans l'autre monde M^{me} de la Galère ici présente, ce serait la meilleure voie pour faire le bonheur de l'humanité.

La Galère. – Hou là ! (...) Réfléchissez un peu ! Si Ploutos y voyait à nouveau et se partageait à égalité entre tous, dites-moi, qui se fatiguerait à cultiver le champ des arts et des industries humaines ? Qui donc ? Personne ! (...) Qui voudrait encore faire le forgeron ? Construire des bateaux ? ... Qui ? Qui, si l'on vous permet de vivre en fainéants et sans vous soucier de rien ?

Aristophane, Ploutos, dieu du fric, traduction de Michel Host, Mille et une nuits, Paris, 2012.



EMST, ATHÈNES. PHOTOGRAPHIE : BORIS KIRPOTIN

APOSTOLOS GEORGIU. – « Sans titre », 2009

vite trempés. Dans la salle d'attente de la gare, d'autres migrants sont assis les uns à côté des autres. Certains protègent leur tête sous une capuche, d'autres sous un sac plastique. Un Syrien aux yeux clairs, grand et frêle, marche le long du quai. C'est sa quatrième tentative pour entrer en Europe.

Dans un café, les parties de cartes vont bon train. Un téléviseur s'allume. Sur l'écran, des footballeurs courent après un ballon. Thanasis observe en buvant de la Malamatina, un alcool produit à partir de cépages grecs. Mais son esprit est ailleurs. Très vite, il évoque le mur que l'Etat grec édifie sur les 10,3 kilomètres de la frontière. En octobre, l'entreprise Dages SA a entamé les travaux de la double barrière de métal d'une hauteur de quatre mètres. Ce rempart contre les migrants coûtera environ 3 millions d'euros. Mais Thanasis doute de son efficacité : « Le mur nous coûtera de l'argent et ne changera rien. C'est un coup médiatique. Les migrants passeront plus loin. »

Le père du jeune homme surveille la conversation. Il arbore le visage fin et creusé des portraits qui tapissent les murs de son café. Lui soutient le mouvement néonazi Aube dorée : « Les migrants s'entassent à Athènes, où il y a du chômage. Sans travail, ils deviennent criminels. Aube dorée est le seul parti à proposer leur déportation dans leurs pays d'origine. »

Petit à petit, le café se vide de ses joueurs. Reste Thanasis. « Comme beaucoup de Grecs, mon père a peur. Il finance depuis deux ans une milice locale qui, sous couvert de protéger la population, passe des migrants à tabac. »

En face du café, le quai de la gare. Thanasis avoue ne jamais être allé parler à ceux qui s'y sont installés : « Il ne faut pas les aider, sinon ils viendront en plus grand nombre. Mais que faire ? Ils arrivent fatigués, sans avoir mangé. Ils auraient besoin de médicaments, de nourriture... Mais avec quel argent la Grèce peut-elle financer tout cela ? »